Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 8

Artikel: La thèse de M. Robert Loup professeur à l'école secondaire de la Broye, à Estavayer-le-Lac : Docteur ès lettres sur Pierre Sciobéret, 1830-1876

Autor: Duruz, M.-A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040855

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La thèse de M. Robert LOUP

professeur à l'Ecole secondaire de la Broye, à Estavayer-le-Lac
Docteur ès lettres

SUR

Pierre Sciobéret, 1830-1876.

Voir ressusciter par un Fribourgeois une figure du pays cause une impression de joie profonde car, comme le remarque M. Gonzague de Reynold, dans sa préface, en parlant du mouvement littéraire du canton de Fribourg et des hommes qui le représentent, « autant dire que ces hommes n'ont pas été suffisamment étudiés, ni peut-être très bien compris ». Or, M. Robert Loup, professeur à l'Ecole secondaire de la Broye, à Estavayer-le-Lac, docteur ès lettres de l'Université de Genève et auteur de la thèse sur Pierre Sciobéret, a réalisé ces deux points en étudiant le conteur fribourgeois et ses œuvres.

Sans doute, ce serait oser beaucoup que de vouloir donner une idée d'ensemble de cette œuvre quand la préface de M. Gonzague de Reynold l'a qualifiée en la présentant. Mais pour la connaître, il faut avoir en mains le livre et beaucoup hésitent à lire une étude qu'ils craignent de trouver trop ardue. Certes, il ne faut pas vouloir y chercher une de ces vies romancées qui d'ailleurs lassent déjà un public qui leur fut très favorable au début. M. Loup a su faire beaucoup mieux : il a écrit une thèse et il l'a présentée dans un style qui permet de la lire avec un intérêt toujours croissant. Il a ressuscité si bien l'ambiance, que l'on participe au récit dès les premières pages avec un attrait qui va en augmentant plus on pénètre dans le caractère de Sciobéret, en vivant avec son époque, en traversant ses difficultés et en partageant ses sentiments.

M. de Reynold souligne que son « rôle de préfacier est de mettre en lumière les qualités d'un livre qui fait honneur, non seulement à M. Loup lui-même, mais à ses maîtres, mais au canton de Fribourg dont M. Loup est un enfant, et d'indiquer qu'elle en est la portée, tout en situant Sciobéret à sa place dans un ensemble. Cet ensemble, ce n'est pas seulement la Gruyère, ni le canton de Fribourg, mais l'histoire littéraire de la Suisse romande, l'histoire littéraire de toute la Suisse, enfin, à l'arrière-plan, la littérature française elle-même ».

Voilà pourquoi cet aperçu de l'œuvre de M. Loup ne tendra qu'à un seul but, heureux s'il peut l'atteindre, faire désirer lire par le plus grand nombre de Fribourgeois possible un livre d'un Fribourgeois sur un auteur du pays, un auteur qui, comme le dit M. Loup lui-même dans son introduction, « nous fait connaître la Gruyère tout entière, son passé historique et légendaire, ses traditions, ses vallées, ses mœurs, son libéralisme. Bien plus, il nous donne une description fidèle et complète de l'âme de son peuple et nous aide de la sorte à définir l'esprit gruyérien. Mais à ce titre d'estime s'en ajoute un autre. L'écrivain nous mène au cœur de la vie fribourgeoise du XIX^{me} siècle, vie sociale, littéraire et artistique. Il nous plonge au centre des conflits politiques et religieux qui ont troublé la vieille cité des Zæhringen. En un mot, Sciobéret est une phase de l'histoire du canton ». Voilà pourquoi encore ceux qui aiment Fribourg voudront connaître l'œuvre de M. Loup sur Pierre Sciobéret, voilà pourquoi il faut le remercier d'avoir su non seulement découvrir le visage de Sciobéret, mais encore de faire aimer son époque et d'avoir ouvert autour de lui un vaste horizon.

Les quelques lignes précédentes terminent l'introduction de l'œuvre. L'ouvrage se divise en deux parties : vie, œuvre. Mais, dans cette introduction déjà, nous sommes en plein intérêt. C'est un aperçu qui nous permet d'entrevoir d'un seul coup l'étude et de posséder déjà l'écrivain, en même temps que l'on découvre la Gruyère, le libéralisme gruyérien et le libéralisme littéraire. Le développement de ces trois idées créera cette ambiance que M. Loup a si bien su continuer dans son œuvre et qui la rend si agréable à la lecture.

Les Fribourgeois connaissent la Gruyère, mais pour eux, M. Loup ressuscite le souvenir de ce Gruyérien presque oublié dont il est douloureux « de voir, au vieux cimetière de Bulle, près des monuments brisés, appuyés en ligne contre le mur, la pierre qui ferme sa tombe, dalle oblongue et grise, lézardée à son sommet ; la croix a disparu, le socle est resté. L'épitaphe dit : « A notre ami Pierre Sciobéret, décédé le 16 juin 1876, à 47 ans. » Tout de suite M. Loup rend sympathique celui dont il va nous entretenir et il le présente déjà en quelques traits. Nous ne sommes plus dans un monde inconnu, nous rencontrons l'homme, celui qui « a pénétré de son regard clairvoyant non seulement la beauté extérieure de son pays, mais surtout l'âme de ce peuple dont il eut le sang, la verve et la bonhomie ». Puis il rappelle les idées politiques, spécialement de la période de 1847 à 1856, et le libéralisme de Sciobéret qui aide à définir le libéralisme fribourgeois et « surtout l'esprit gruyérien qui en est le moteur ». C'est ainsi que nous pénétrons dans l'histoire de la Gruyère et que nous comprenons plus facilement le germe impérissable de liberté qui domine ce peuple. M. Loup a donné un aperçu rapide de l'histoire du libéralisme gruyérien dont les derniers événements se déroulèrent sous les yeux de Sciobéret enfant. Il passe ensuite au libéralisme littéraire où, là encore, « la Gruyère paraît être la mère et l'inspiratrice des écrivains de cette école ». De nouveau, M. Loup condense son explication en quelques pages et crée une atmosphère de pleine connaissance du pays, de l'époque et de ses tendances. Ainsi, au moment où Sciobéret entre en jeu et où nous pénétrons dans sa vie, nous possédons l'histoire de son pays et de ses idées. Comment faire lire plus facilement que par ce moyen la vie d'un homme ?

Voici La Tour-de-Trême, le joli village où, le 13 janvier 1830, un centenaire qui a passé bien silencieusement, naquit Pierre-Joseph-Hilaire Sciobéret. M. Loup décrit le « village agreste, malgré ses airs de petite cité » et le milieu natal du conteur qui n'est pas sans avoir joué un rôle dans sa formation. Il ajoute même : « La tradition familiale explique le caractère de l'homme ; mais l'étude du pays et de la race dont il fait partie permet de mieux découvrir et comprendre les influences multiples qu'il a subies. L'œuvre essentielle de Sciobéret se rattache à la Gruyère ; à tel point qu'Eugène Rambert a pu dire qu'elle était, en littérature, la musique du *Ranz des vaches.* Il importe donc de bien connaître le milieu d'où Sciobéret est sorti. »

M. Loup nous raconte alors, avec beaucoup de charme, du comté, la légende et l'histoire. Il faudrait pouvoir citer toute cette partie du chapitre. N'en faire goûter que des extraits serait regrettable et ceux qui connaissent le pays du comte Michel voudront lire ces pages qui retracent « la vie de ces petits rois de montagne ». De l'histoire et de la légende se détache plus net le caractère de l'habitant. « Le Gruyérien, dit M. Loup, porte en lui un vieux fonds gallo-romain, fait de cet esprit caustique qu'en France on appelle esprit gaulois. Il est gai, un peu gouailleur, malicieux sous ses apparences de bonhomme, d'un naturel aimable, poli sans raffinement. » Avec beaucoup de vérité, M. Loup souligne les qualités et les défauts de ce peuple auquel appartient Sciobéret et dans les écrits duquel on en retrouve l'image. Il rapproche le sol et l'homme : « Tels pays,

telle activité. Ajoutons : tel tempérament. La Gruyère a favorisé l'éclosion de l'âme gruyérienne : énergie et volonté, intelligence pratique, amour passionné de la terre productrice, sens affiné de la beauté paysanne, esprit d'indépendance, patriotisme de distrist... autant de qualités morales qui pour être confinées dans d'étroites limites, ne s'en développent qu'avec plus de force et d'âpreté. »

On s'imagine très facilement au milieu de quelles coutumes l'enfance de Sciobéret s'écoula paisiblement. M. Loup raconte, avec beaucoup de grâce, cette enfance toute simple, passée comme celle de tous les enfants du pays : Pierre Sciobéret « aidait son père aux champs et à l'étable ». On le voit gamin joyeux et vif, aimant, comme tous les écoliers, faire des farces. M. Loup retrace la figure de ce « Valdôtan », pauvre vieillard déguenillé, barbu, très laid, qui terrorisait les enfants. Sciobéret se sentait attiré vers lui : « Je m'avisai de le coiffer d'une énorme vessie dont mon grand-père se promettait de faire une blague à tabac et j'eus l'audace de lui présenter un miroir afin qu'il pût juger de l'air tout patriarcal que cette coiffure lui donnait. Qui l'eût cru ? Le bonhomme se prit à rire. » Sa jeune imagination se forme au cours des « veillées » qui sont retracées dans leur cadre de simplicité rustique et qui ont fait sans doute impression sur la jeune intelligence de Sciobéret à tel point que son œuvre pourrait s'intituler : *Contes de la veillée.*

M. Loup fait de nouveau preuve de son agréable talent de chroniqueur, il a déjà enchanté ses lecteurs en parlant de la Gruyère, car il a le don de ressusciter une époque et ses tendances et il profite du moment où Sciobéret, placé au collège des Jésuites à cause de ses dispositions pour les études, se trouve en plein libéralisme, pour parler, avec beaucoup d'à-propos, de cet Ordre et de son influence principalement à Fribourg.

Ce sont des pages pleines de saveur que celles qui révèlent « le peu d'empressement que leurs Excellences manifestaient pour la fondation de l'institut » ; celles encore qui décrivent l'arrivée du Père Canisius et la création des cours. La jeunesse de Sciobéret lui permet de donner un aperçu de l'activité des Jésuites : « On ne saurait trop insister, dit-il, sur l'influence religieuse, morale, politique et civilisatrice des Jésuites à Fribourg et dans tout le canton. » « L'enseignement des Jésuites a marqué d'une empreinte plus profonde l'âme fribourgeoise. Par sa méthode rigoureuse de latinité, il a contribué, avec la langue populaire, à entretenir le génie latin et à préparer les voies à la culture française. »

M. Loup révèle ensuite l'importance de cet Ordre « dans l'histoire de la pédagogie et la direction nouvelle qu'il donna au mouvement des idées en Europe. C'est la Renaissance appliquée à l'éducation ». Ainsi se déroule l'histoire du Collège de Fribourg, nous en apprenons les mérites, nous retrouvons les noms des hommes les plus célèbres qui s'y sont formés. Puis vient la période où surgissent les difficultés qui entravèrent l'œuvre des Jésuites jusqu'à leur suppression en 1773 et les efforts qui furent tentés jusqu'à leur retour en 1818. Ces pages sont d'un intérêt puissant pour les Fribourgeois. Ils y sentent vivre des êtres qu'ils connaissent, avec lesquels ils se trouvent en communion de pensée et ces grandes figures du passé de leur ville les émeuvent. M. Loup a voulu faire connaître à ses lecteurs l'ambiance dans laquelle s'écoula la jeunesse de Sciobéret, il a réussi à faire davantage, il a ressuscité toute une époque de la vie fribourgeoise, une phase très proche de nous et il l'offre à notre jugement dans toute la sincérité des faits.

Pierre Sciobéret entra au Collège en 1843 et côtoya Majeux et Eggis. En parlant de l'enseignement des Jésuites à cette occasion, M. Loup souligne une institution fort intéressante : « Une Académie, écrit-il, réunissait les élèves de

toutes les classes, — à partir de la quatrième, — qui s'étaient distingués par leurs talents, leur application et leur piété ; on s'y exerçait d'une manière particulière dans l'art de dire, d'écrire, de discuter sur un thème donné, d'analyser des pièces oratoires ou littéraires, de commenter les auteurs... Des réunions publiques et solennelles entretenaient et stimulaient l'ardeur au travail. » Ceci permettait d'ailleurs de développer l'initiative personnelle et donnait un but aux essors des jeunes aspirations littéraires. L'enseignement des Pères souleva, par contre, certains griefs qui allèrent en s'accumulant. M. Loup relève différents pamphlets et décrit le mouvement qui tend à critiquer l'Ecole où la présence de jeunes Français qui étaient venus chercher asile en Suisse, depuis 1828, suscitait certains mécontentements. Encore une fois, M. Loup retrace ces querelles d'une manière si juste qu'on les vit. On sent la lutte entre les deux partis, celui qui est resté fidèle à la cause des Jésuites et du Collège et celui des jeunes libéraux. Il cite avec impartialité des fautes d'éducation qu'on retrouve encore de nos jours. Il est des rivalités qui résultent de très peu de chose parfois, telle cette différence qui existait au Collège entre certaines catégories d'élèves. Il suffit à certains caractères sensibles d'un choc, qui pour d'autres seraient à peine perceptible, pour créer cette animosité qui cause souvent un préjudice grave au moment de la formation.

M. Loup nous montre Sciobéret exposé à ces blessures d'amour-propre ; il nous le montre brillant élève sauf pour la religion... et il remarque en passant un manque de tact et d'à-propos trop souvent répétés dans l'éducation du sens religieux. Ces lignes s'appliquent également à notre époque où plus que jamais, semble-t-il, dans le domaine de l'éducation en général et spécialement de la formation religieuse et morale, une grande délicatesse est nécessaire. Le chapitre de la jeunesse de Sciobéret mérite d'être lu, et même médité, par des éducateurs catholiques. Il renferme des remarques sur les tendances diverses de la jeunesse, sur les réactions des intelligences et des volontés, sur les heurts des caractères et des sensibilités ; il appuie sur l'influence néfaste que peuvent avoir certaines fautes de l'éducateur, certains manquements mêmes, auxquels souvent on attache trop peu d'importance et qui pourtant jouent un rôle sur l'orientation de bien des vies ; il ouvre le champ à des réflexions multiples qu'on peut approfondir et appliquer en grande partie à notre époque.

En terminant, M. Loup résume : « Pierre Sciobéret doit à ses premières années d'études son humanisme, qu'il étalera dans ses œuvres, à tort et à travers, émaillant de comparaisons classiques — souvent malheureuses — ses « Scènes » paysannes. Il en retiendra son admiration pour Delille, et ce goût pour la poésie légère et factice, sans lequel il n'aurait jamais écrit ses poèmes de jeunesse, ni les vers banals et ampoulés de la deuxième et troisième manière. Du point de vue religieux et politique, son éducation fut manquée. Il perdit la foi, il devint l'adversaire des Jésuites et des prêtres, il tomba dans le radicalisme. »

Pierre Sciobéret, ayant achevé ses études en 1847, est en contact direct avec le « Sonderbund ». Ces luttes religieuses sont décrites par M. Loup, pour la Suisse et pour Fribourg. Il relève l'influence qu'elles eurent sur Sciobéret, l'entraînant dans la voie de l'enseignement et de la politique. Il dit les déceptions de celui qui, à dix-huit ans, croit recevoir un emploi lucratif et qui est appelé par l'Etat nouveau aux ingrates fonctions de surveillant. Il parle de l'Ecole cantonale ouverte sous la direction d'Alexandre Daguet. A cette date déjà, 1849, Pierre Sciobéret cultivait la poésie et son premier essai *La Coquille* rappelle son goût pour le passé gruyérien. Mais M. Loup ajoute que la philosophie surtout l'attirait. Il explique comment Sciobéret se décide à se mettre à l'école de Charles Michelet

et à gagner les bords de la Sprée où il rencontrerait des Fribourgeois, et en particulier Aimé Frossard.

Berlin, le paysage change. Par une délicate attention de M. Loup, qu'on retrouve d'ailleurs très souvent au cours des pages, il choisit ses citations parmi les auteurs qui ont approché Sciobéret. Un de ceux qui le suivirent quelques années plus tard, Jean Jaquet, décrit la ville où le jeune écrivain connaîtra plus d'un déboire. Faire des études en souffrant de l'insuffisance des subsides n'est pas chose facile. M. Loup souligne cette époque de la vie du jeune conteur et comprend l'exaspération qui l'agite parfois. Il le montre travaillant avec ardeur en 1850, cette période semble bien proche de la nôtre bien que l'état d'esprit de Sciobéret jeune diffère sensiblement des tendances actuelles. La vie de l'étudiant à Berlin et ses premiers essais comme conteur sont racontés par M. Loup avec une note de critique qui promet déjà des pages agréables pour l'heure où il abordera les œuvres de Sciobéret.

Le retour de Sciobéret à Fribourg, en 1852, fournit à M. Loup l'occasion de décrire la ville qui gardait « ce visage vétuste de fervent catholicisme et de féodalité ». La description qu'il en fait est bien prenante et l'on voudrait pouvoir aussi la citer entièrement et y ajouter même les lignes qui parlent des concerts d'orgues, de l'orage « ce poème symphonique et imitatif » qui étonnait déjà alors les visiteurs. Mais ces pages cadrent si bien dans l'œuvre qu'il serait regrettable de les en extraire, il faut laisser au lecteur le plaisir de les découvrir là où M. Loup les a si justement placées.

Le jeune homme retrouve sa ville en pleines dissensions politiques. « Au milieu de ces conflits, Pierre Sciobéret ne pouvait rester indifférent. Il n'eut pas à choisir ; son tempérament gruyérien, l'abandon de sa foi, ses études de philosophie allemande et de droit naturel l'avaient gagné pour toujours aux idées de 1848. Il se jeta dans la bataille à la suite des Julien de Schaller, des Nicolas Glasson, des Berchtold, des Daguet... »

Les Fribourgeois liront avec un intérêt tout spécial ces pages qui retracent la vie de leur petite cité en des jours troublés pendant lesquels cependant « le tout Fribourg littéraire et artistique sortait des mois de torpeurs qui suivirent la catastrophe de 1847 et s'éveillait à une vie nouvelle, intense, exubérante ». Avec quelle aisance, M. Loup ressuscite les figures principales de cette période et comme il fait connaître aimablement cette société d'Etudes des bords de la « Saane » qui naquit le 1er août 1838 ! Comme on sent l'intérêt puissant que peut avoir de nos jours ce mouvement littéraire qui grandit en terre fribourgeoise, avec quel plaisir on lit ces noms de Fribourgeois qui publièrent leurs œuvres dans leur revue *L'Emulation.*

Leur programme réveille et encourage à Fribourg l'esprit littéraire : « Pourquoi tant de méfiance de lui-même et de ses propres forces dans le peuple fribourgeois ? Pourquoi cette apathie des hommes d'intelligence ou d'imagination, quand l'exercice de leurs facultés serait si précieux à l'avancement de leurs concitoyens? Comment vont se perdant peu à peu tant de belles et d'utiles choses de notre vie publique ou privée, du temps présent ou de l'âge antique ? Où sont les vestiges de mille essais tentés isolément sur les divers points de la république fribourgeoise ?

« Ne serait-ce point parce qu'à ces tendances isolées de progrès, à ces mouvements partiels, il manque un point d'appui, un centre quelconque et un organe qui les popularise jusque sous le toit des chaumières.

« Nous en avons la conviction, ces tentatives d'amélioration ne réussissent point, faute de la sympathie vive et éclairée d'une publicité nationale. »

Le rappel de tout ce mouvement littéraire, la description de son éclat et

de son déclin ; le visage de la nouvelle société et des hommes qui la caractérisent, forment dans le livre de M. Loup, non seulement des pages agréables à lire, mais elles font connaître et apprécier un mouvement qui permet le développement de l'action, qui favorise l'éclosion des talents du pays et qui s'adjoint même d'illustres noms étrangers. Sciobéret se place à l'avant-garde parmi les hommes de cette phase littéraire. Il occupe en outre un poste de professeur de latin au gymnase littéraire de l'Ecole cantonale. Cette école cheminait sous la direction d'Alexandre Daguet, à travers les crises de la vie politique. M. Loup décrit avec verve son existence mouvementée, il ajoute d'ailleurs : « Malgré toute la bonne volonté du directeur, malgré la valeur personnelle de la plupart des maîtres, — Ayer, Majeux, Bornet, Sciobéret... le collège contenait en lui les germes de sa destruction. » M. Loup nous le montre se débattant au milieu des heurts des luttes de partis jusqu'en 1856, où le 7 décembre, le régime de 1848 sombra. Au sein de tous ces désordres, Sciobéret apparaît souvent exaspéré, il entre dans la franc-maçonnerie, devient rédacteur du *Confédéré*, une feuille ultra-radicale. Il se démet cependant de cette fonction, en affichant sa belle indépendance de caractère, « pour se libérer de la dictature intransigeante de Julien Schaller ». Il peut se consacrer désormais à ses travaux littéraires. Pour nous faire connaître l'écrivain, M. Loup use à nouveau d'une de ses qualités, il cite le conteur lui-même, il fait déjà goûter à ses lecteurs, l'esprit de celui dont il trace la vie et de qui bientôt il abordera les œuvres. Il en cite les titres : *Marie la Tresseuse*, *Le Père Samson*, *Le Dernier Servant*, *Comment se guérissent les ivrognes*, *Le Valdôtan*, *Martin le Scieux*, *Colin l'Armailli*, *l'esprit de Tzuatzo*. Il nous découvre un Sciobéret observateur, ironique, d'un esprit narquois, fait de franchise et de clairvoyance. Sciobéret est un conteur, remarque-t-il, il excelle dans l'art de raconter dans chacune de ses nouvelles « dont chaque titre est lui-même une évocation de la Gruyère diverse », mais il n'a pas le souffle lyrique.

Sciobéret avait déjà acquis quelque renommée dans les milieux fribourgeois lorsque la victoire conservatrice vint briser cette carrière. C'est la crise de l'Ecole cantonale, le changement de Directeur au Département de l'Instruction publique, les idées du nouveau Directeur ne correspondent en aucun point à celles de Daguet. L'Ecole tombe en 1857 pour faire place à l'ancien Collège Saint-Michel. M. Loup extrait un passage d'une lettre de Sciobéret où il donne à Majeux des explications sur les démissions successives des professeurs et découvre certains côtés du caractère de Daguet. D'ailleurs Sciobéret lui-même, molesté par Daguet, donna sa démission. « Quelques semaines après, un soir de printemps, Sciobéret groupait ses amis dans une intime soirée d'adieu. Il leur annonça qu'il avait trouvé une place de précepteur à Odessa, dans une famille russe, qu'il allait partir, mais que l'espoir de revenir bientôt, après avoir conquis une modeste indépendance, soutiendrait son courage dans les labeurs de l'exil. »

M. Loup dépeint la dure période de l'exil et ses étapes successives en y plaçant le visage de Sciobéret atteint par la nostalgie. On la sent qui le chasse d'un poste à l'autre, qui brise ses élans. « Il se reproche cet engourdissement comme une trahison, un péché contre nature. Les nouvelles de Suisse sont rares, seul Cyprien Ayer lui reste fidèle. » « Grâce à lui, l'exilé sort de sa léthargie, revoit sa terre natale et, pris d'une émotion soudaine, se remet à écrire. » Il écrit *Denney et Tapoley* qu'il n'acheva jamais. Le besoin d'argent, son humeur aventureuse le poussent à quitter l'enseignement, il s'installe à Yalta, en Crimée, comme maître d'hôtel.

Déçu encore une fois, il reprend l'enseignement et avoue en exprimant sa douleur : « Je poursuis un but qui n'est pas une chimère, mais qui le sera peut-être

pour moi, grâce à mon caractère turbulent et versatile. » Au printemps 1861, il choisit « un préceptorat en province, à Tsinondali, chez les princesses Tchavtchavadzé et Orbeliani ».

M. Loup nous procure à nouveau le plaisir de lire, retracé par lui, l'histoire de la Géorgie. On suivra donc Sciobéret dans une terre qui paraîtra moins lointaine, on l'y retrouvera toujours déçu et désolé « d'être à ce point diminué » qu'il ne peut composer même une page. La mort de son père en 1864 le décide à presser son départ. En juillet, il est en Suisse, dans la vieille maison de La Tour-de-Trême, près de sa mère. Peu après, il épouse Anne-Amélie Ittel qu'il a connue à Tsinondali.

Il perd une année en essayant une entreprise industrielle. Il hésite entre l'enseignement, les lettres, le commerce et se rattache enfin au droit. M. Loup relève un de ses propres conseils : « Etudiez le droit. Ça ne vous engage à rien et ça mène à tout ; d'ailleurs cela pose un jeune homme. A la procession de la Fête-Dieu, vous aurez la claque et l'épée, ni plus ni moins qu'un député. Hem ! ce n'est pas à dédaigner. Oui, étudiez le droit... » Il s'initie au barreau dans l'étude d'Isaac Gendre, à Fribourg. On s'efforce en vain de lui offrir des situations dans l'enseignement. Il persiste dans son idée. En 1868, il passe brillamment l'examen final et rentre à Bulle. Il « loge dans la maison dite des chanoines, près de l'église ».

M. Loup découvre le bonheur de ce Gruyérien qui se sent chez lui, il décrit les succès du jeune avocat, sa vie nouvelle, sa personnalité qui grandit dans cette Gruyère, dernier refuge du radicalisme. Il le montre repris parfois par ses goûts d'artiste. Sciobéret traverse la campagne pour la revision de la Constitution fédérale pour laquelle il prend résolument parti. Il demeure modéré dans les articles qu'il adresse aux journaux et il s'acquitte avec tant d'aisance et de diplomatie d'un toast au pays qu'il porte lors de la fête de tir que « *La Liberté* fit l'éloge de son tact, de son impartialité, de son esprit conciliant ».

Malheureusement, Sciobéret est détourné de ses travaux littéraires, il ne reprend la plume que de temps en temps, aux heures de loisirs. En 1870, il publie *Abdallah Schlatter ou les curieuses aventures d'un Suisse au Caucase*, mais il ne parvient pas à écrire la troisième partie de *Denney et Tapoley*. Sciobéret a perdu sa verve de jeunesse. Ainsi s'achève sa vie littéraire, il a 40 ans et se laisse absorber par la politique. Il est d'ailleurs un avocat renommé, on lui propose même le poste de juge fédéral, mais il le refuse, ne pouvant quitter son pays et ses amis.

M. Loup nous découvre encore le caractère de cet homme simple qui déteste la chasse aux honneurs, il nous montre sa loyauté sur chacun de ses traits : « Ce visage exprime la franchise brutale, la haine du mensonge, la perspicacité, l'inébranlable ténacité dans les principes... Un tempérament impulsif, primesautier, quelque peu nature. » « Sous cette apparence de rudesse, il cache, au dire de Cyprien Ayer, une gaîté douce, de l'urbanité, de l'extrême bienveillance. »

M. Loup dépeint agréablement quelques scènes qui font ressortir le caractère du conteur, il place Sciobéret au milieu de sa famille, de ses enfants, mais cette période plus calme de sa vie ne dure guère, le 16 juin 1876, il meurt emporté brusquement par une méningite.

M.-A. Duruz.

Le découragement ne vient pas de Dieu, il vient d'une résistance de notre amour-propre à la loi imprescriptible du devoir. Card. Mercier.

Le chef-d'œuvre du christianisme est d'avoir donné un sens et une valeur infinie à la souffrance. Thiers.